L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT DE LA LOUISIANE.—NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 13 OCTOBRE 1852.

Imprimé et publié par G. F. WEISSE. n° 53, RUE DE CHARTRES

NOUVELLE-ORLEANS : MERCREDI MATIN, 13 OCTOBRE.

POUR PRESIDENT:
WINFIELD SCOTT.
DE LA VIRGINIE.
POUR VICE PRESIDENT:
WM. A. GRAHAM.
DE LA CAROLINE DU NORD.

ELECTEURS

Pour président et pour vice-président:
Premier District—JACQUES TOUTANT, de St Bernard ; (substitut, F. W. HULIEG, de Plaquemines.)
Second District—CHRISTIAN ROSELIUS, d'Orléans; (substitut, CYPRIEN DUPONT, d'Orléans.)
Troisieme District—DUSCAN F. KENER, de l'Ascension; (substitut, FERGUS GARDERE, de Jefferson.)
Quatrieme District—GEO. W. WATTERSTON, de Livingston; (substitut, R. J. BARROW, de Ouest-Feliciana.)
Cinquieme District—ALEXANDRE DECLOUET de St-Martin; (substitut, J. K. ELGEE, des Rapides :
Sixieme District—JOHN RAY, de Ouachita, substitut, D. F. HOYSDEN, de Caddo.)

NOTRE CAUSE.

A mesure que nous approchons du grand jour de l'élection, nos adversaires, si bruyants dans le principe, modèrent leur enthousiasme et se demandent avec une inquiétude mal déguisée s'ils n'auraient pas eu tort de considérer le général Scott comme un adversaire condamné d'avance par les voix du pays. Cette étonnante naïveté les bouleverse tout crue ; ils ont eu l'innocence de penser que le nom obscure et inconnu de M. Pierce serait mieux accueilli par le peuple que celui du vieux soldat dont la vie entière a été consacrée à la défense du territoire américain. Trompés par l'apparente froideur des whigs ils n'étaient dit que le triomphe leur serait trop facile et que l'avocat de New-Hampshire méritait défaut pour opposer un candidat moins nul. Hélas! qu'ils sont revenus de ces étranges illusions. Aujourd'hui que le peuple se réveille et proclame d'un bout à l'autre de l'Union le général Scott comme le seul candidat national, ils se prennent à trembler et à se demander si leur tour n'ils n'ont pas eu tort d'opposer un vieux soldat un candidat moins faible. Il n'est malheureusement plus temps de revenir sur le passé et les locofocos boivent la coupe jusqu'à la lie.

Il y a pas un Etat où notre cause n'ait fait d'étonnants progrès depuis quelques semaines. Nous parlons plus loin du succès que nos amis viennent d'obtenir dans la Floride. Ce petit Etat, considéré jusqu'à présent comme douteux, est acquis définitivement au général Scott. Il ne donne que trois voix, mais ces trois voix ont pris aprèsèrent à M. Pierce et c'est quelque chose que de les lui enlever. On verra aussi dans un extrait de la correspondance du *New-York Tribune* que nous donnons plus loin, que les voix électorales de la Californie seront bien certainement données au général Scott. Il nous sera peut-être que les démocrates sont en majorité dans le nouveau Etat et que dans une région générale ils auront toujours sur les whigs l'avantage du nombre. C'est vrai, mais on doit se rappeler que les amis du général Scott en Californie se comptent dans les deux partis. Le vieux soldat est adoré, car on sait que sans ses victoires ce riche et magnifique pays serait encore sous la domination mexicaine. Toute la classe ouvrière tous les hommes de peine, tous ceux qui exercent le rude métier de mineurs, toute la population indigène qui y était établie avant la conquête, tout ce monde, whig ou démocrate, vote pour le général Scott. Nous avons donc fort surpris que notre candidat n'est pas le vote de la Californie.

On est loin que nous ait nous désespérant pas d'obtenir le vote de quelques uns de ces Etats démocrates sur lesquels nous n'avons jamais compté. Nous ne partageons pas le nom du nombre des espérances, mais ce que nous avons parfaitement c'est qu'il ne faut pas voir de vers adversaires et que la majorité de ces derniers sera tout relutée en novembre prochain. Le vote de la Virginie étonnera les locofocos par sa magnéor. Quant à la Caroline du Nord qu'ils inscrivent parmi ceux dont les suffrages seront donnés à Pierce, elle vote bien certainement pour le candidat whig. Nos détraites dans cet Etat sont dues, on le sait, à des causes locales qui sont sans effet sur une élection présidentielle. Qu'ont de commun, en effet, M Pierce ou le general Scott avec l'extension ou la restriction du suffrage universel dans la Caroline du Nord ? Ce sont des malheureux qu'aurait pu avoir un candidat whig pour la place du gouverneur l'éclatant échec qu'il a essuyé il y a quelque temps; les partisans du suffrage universel ont vaincu les amis de la restriction. C'est donc la cause de la restriction et non la cause whig qui a été vaincue aux dernières élections de la Caroline du Nord; c'est le candidat hostile à l'extension du droit de suffrage et non le candidat whig qui a été battu. Le candidat élu, d'une autre part, n'est pas le démocrate mais le champion du suffrage universel, et cela est si vrai que nombre de whigs ont voté pour lui. Le 2 du mois prochain, tous ces éléments vraisemblablement disparus et il n'y aura en présence que des whigs et des démocrates.

Quant aux trois grands Etats qui décideront de l'élection, il n'y a a nos yeux qu'un seul qui soit encore jusqu'à un certain point douteux : c'est l'Ohio. Il nous est impossible de dire si M Hale enlèvera plus de voix au general Scott qu'à M. Pierce. Il est possible que l'un et l'autre soustraient leur chiffre des suffrages qui leur seront donnés une réduction à peu près égale. Dans ce cas toutes les chances seraient en faveur du candidat whig dont la popularité est très grande dans l'Ohio comme dans le reste des Etats de l'Ouest.

La Pennsylvanie votera certainement pour le general Scott. Elle a trop regretté d'avoir contribué au triomphe de M. Polk en 1844 pour qu'on la reprenne de si tôt à donner ses suffrages à un candidat locofoco pour la présidence

M. Pierce, surtout, dont les idées inflexibles sont rien qui s'accordent avec les besoins et les intérêts d'un pays tel que le nôtre ne peut inspirer une terreur salutaire. Que le général Scott soit élu ou non, nous devons convenir qu'ils la Pennsylvanie votait pour M. Pierce notre étonnement serait sans comble.

Quant à New-York, les journaux bien informés de l'Etat et entre autres le *Times*, déclarent positivement que la lutte leur paraît terminée. Il ne doutent pas le moins du monde que le vote de l'*Imperial State* ne soit acquis au general Scott. Les citoyens naturalisés qui résident dans l'Etat voteront en masse pour le candidat whig, et comme ils sont nombreux leur concours n'est pas à dédaigner.

Il y a bien d'autres Etats, douteux jusqu'à ce moment, où la cause du general Scott a fait de rapides progrès que le nom du vieux soldat sortira peut-être triomphant du scrutin le 2 novembre prochain. Mais nous sommes entrés dans d'assez longs détails.

BUREAU DES ALDERMEN.

Le Bureau des Aldermen s'est réuni hier après midi, conformément à l'ajournement.

L'alderman Claiborne occupe le fauteuil.

L'appel nominal constate la présence de neuf membres.

M. Sewell, au nom du comité de conférence, présente un rapport déclarant qu'une majorité des membres du comité était d'opinion que la base de représentation qui avait d'abord été recommandée est la seule qui soit équitable et qui doive être adoptée.

M. Luizenbaly présente un rapport dans lequel il donne les raisons qui le portent à s'opposer à la base adoptée par la majorité. Il s'efforce des erreurs dans le recensement qui a été fait ; il est donc du devoir des aldermen de prendre pour base de représentation le nombre de voix qui a été donné aux dernières élections. Le premier district ayant donné 5,000 voix, aurait aura droit à cinq aldermen, le second district ayant donné 4,000 voix aurait représenté par quatre aldermen; le troisième district qui compte 2,200 votants enverrait deux aldermen au conseil et le quatrième district ayant donné 1800 voix aurait droit à un aldermen. Le Bureau des aldermen serait ainsi composé de douze membres

M. Clarke dit qu'il avait consulté plusieurs avocats distingués et qu'ils avaient tous été d'opinion que la loi n'autorisait pas le Conseil à donner un nouveau recensement, que dans le cas où les commissaires se seraient rendus coupables de fraudes. La loi enjoint au Conseil de déterminer la base de représentation aussitôt que le recensement aura été fait. Le comité recommande, dans son rapport, une base qu'il croit équitable. M. Clarke ajoute que si le Conseil adoptait une autre base, le district qu'il représente perdrait un alderman.

M. Claiborne s'oppose au rapport du comité et déclare que le recensement n'est pas exact.

Une motion ayant été faite d'adopter le rapport, l'appel nominal donne le résultat suivant :

Oui—MM. Burke, Clarke, Stockton, Converse et Sewell—5.

Non—MM. Luzenbaly, Labatut, Claiborne et Uhpel—4.

M Claiborne donne sa démission de président pro tem de bureau. Disposé sur le bureau jusqu'à la prochaine séance.

Le secrétaire donne lecture d'un message du maire annonçant que le Cour de Circuit a rejetté le testament de John McDonough et recommandant qu'un appel soit interjeté à la Cour Suprême des Etats-Unis.

Le Conseil adopte une résolution prient le maire de faire les démarches nécessaires.

Le Maire recommande donc son message, l'agrandissement de la maison de refuge.

Le nombre de nos pétitions d'un grand nombre de propriétaires du quatrième district, demandant la construction d'une banquette sur le côté Est de la rue Chippewa.

Pour le Conseil d'ajourne.

AFFAIRE DU CRESCENT CITY.

Intervention du gouvernement.

On verra par la dépêche suivante transmise de Washington, que le gouvernement s'est occupé immédiatement de l'affaire du Crescent City et a déjà pris les mesures nécessaires pour sauvegarder l'honneur national et les intérêts maritimes compromis par l'acte arbitraire du capitaine général de Cuba. Voici la dépêche :

WASHINGTON, 11 octobre.

Le gouvernement a pris les mesures les plus énergiques pour s'assurer de l'exactitude de la vérité qu'il a pu savoir par le fait arbitraire des autorités espagnoles au sujet du Crescent City. Si ces détails sont entièrement exacts, le gouvernement des Etats-Unis demandera une réparation immédiate de l'insulte. Un agent spécial sera envoyé à la Havane et un de nos navires de guerre pour obtenir promptement toutes les explications nécessaires.

NOUVELLE-ORLEANS.—Le nombre des décès à la Nouvelle-Orléans dans le courant de la semaine qui vient de s'écouler a été, d'après le tableau du Bureau de Santé, de 175 dont 12 causés par le choléra et 35 par la fièvre jaune. Cette dernière maladie entrera maintenant, selon toute probabilité, dans sa période de décroissance. Elle n'a pas été au seul instant à craindre et les quelques cas signalés dans la pratique ordinaire n'ont atteint généralement que les personnes qui avaient manqué de prudence et avaient refusé de suivre les prescriptions hygiéniques recommandées aux étrangers à cette époque de l'année. Ceux qui ont eu soin de se vêtir chaudement, de ne point s'exposer à l'air humide de la nuit et de ne commettre aucun excès, n'ont éprouvé aucun des symptômes de la maladie, qui d'ailleurs, nous le répétons, n'a semblé cette année faire une courte apparition parmi nous que pour ne point perdre entièrement ses vieilles habitudes.

Donc, l'état sanitaire de la Nouvelle Orléans est fort satisfaisant. La température est en outre extrêmement agréable ; les chaleurs caniculaires de l'été ne sont plus qu'un souvenir, nous sommes dans la tiède atmosphère de l'automne, la belle saison de la Louisiane où tout renaît à la vie et au plaisir après les langueurs et les langueurs de l'été. Nos hôpitaux sont presque tous à leur poste, les villes se sont remplis dans les familles, les rues reprennent leur activité, le port se garnit rapidement de sa triple ceinture de navires, les magasins débaillent, on ne voit partout on un mot que vie, mouvement et animation. Il y a des réjouissances qui sont encore obligés de le Nouvelle-Orléans : nous les engageons à y rentrer sans délai. C'est le moment de s'orienter et de donner la première impulsion aux affaires, de quelque nature qu'elles soient.

NEW-YORK—MM. WASHINGTON HUNT et WM KENT ont accepté la candidature aux places de gouverneur et de lieutenant gouverneur de New-York. On lit ce qui suit dans la lettre d'acceptation de M. Hunt :

«L'Union et le patriotisme qui regent parmi les whigs de New-York et de l'Union dans les circonstances présentes est pour tous un sujet de sincère félicitation, et nous font concevoir les espérances que vous le pressions. Il est évident que les whigs feront un vigoureux effort pour assurer le triomphe des principes bienfaisans qu'ils ont toujours défendus. Le succès de notre cause sera doublement glorieux s'il exprime en même temps la reconnaissance du peuple envers l'illustre vétéran dont la vie entière a été consacrée à la grandeur et à la bonne renommée de son pays.»

FLORIDE.

Nous avons toujours jusqu'à présent rangé la Floride parmi les Etats douteux, mais la nouvelle qui nous a été transmise par le télégraphe du succès des candidats whigs pour la place de gouverneur et pour le Congrès nous donne maintenant l'assurance que le vote de la Floride acquis au general Scott. Voilà donc un Etats les plus douteux du Sud, on de ceux où Scott a rencontré d'abord plus vive opposition, et dont le concours le plus influent peut être avait repoussé notre candidat, voilà cet Etat qui, à la veille de l'élection présidentielle, se prononce unanimement en faveur de notre cause. C'est cet fait significatif. Nous aurons la Floride en novembre, personne n'en doute à cette heure, mais que nos adversaires réfléchissent en pesant ce que feront pour le général Scott les Etats où nous n'est point manifeste de sérieuse opposition et où le vieux soldat point de vue des whigs.

Texas.

Par un arrivage de Galveston, nous avons reçu hier des journaux du Texas jusqu'au 8 du courant. Un détachement de carabiniers à cheval, sous les ordres du lieutenant Frost, a attaqué près de la frontière occidentale un certain nombre d'Indiens qui avaient pillé en route. Les chevaux qu'ils avaient volés dans les habitations voisines sont restés entre les mains des Américains. On a également trouvé dans leur camp les armes de la malle volée dernièrement entre Corpus Christi et Laredo.

Le capitaine Hall est constaté dans sa recherche d'explorations qu'il existe réellement, comme on en avait répandu le bruit, des ressources minérales aux sources du Blanco. Plusieurs morceaux d'or pur trouvés près des montagnes Wichita ont déjà été envoyés à Washington.

CALIFORNIE—Cet Etat votera pour le général Scott. Le nouvel ouvrier soldat y est vénéré et on n'a pas oublié que ce sont ses glorieuses victoires qui ont assuré aux Etats-Unis la possession de l'Eldorado. Nous le nom de notre candidat excite-t-il en Californie le plus vif enthousiasme. Voici ce qu'écrit au *New-York Tribune* un de ses correspondants de San Francisco :

« Le même enthousiasme, la même ardeur, la même unanimité qui regnaient ici se sont répandus dans tout l'Etat. D'un bout à l'autre de la Californie il n'y a qu'un cri de ralliement. Il nous arrive les nouvelles les plus encourageantes de Yuba, Butte, Shasta, Klamath, Calaveras, Nevada, Mariposa, Sacramento et Mariposa. Vous vous imagineriez difficilement avec quelle vigueur combattent pour la cause tous les vrais whigs qui sont fermes dans leurs principes et qui ont a cœur le bien du pays. Nos adversaires ne sont pas plus scrupuleux que de coutume, et quand leurs perfides insinuations ne produisent pas l'effet qu'ils en attendent, ils ont recours ouvertement au mensonge. Soyez persuadés que les whigs de notre Etat sauront se conduire, et, croyez-en ma parole, la ville et la comte de San Francisco seule donneront à Scott une majorité de deux à trois mille voix.»

EMIGRATION.—Il est arrivé à New-York, dans le courant du mois de septembre, 37,691 émigrants venant des différentes contrées ci après : Angleterre, 19,824 ; Irlande, 1,415 ; Ecosse, 836; Brême, 4,310 ; Hambourg, 1,790 ; Hâvre, 6,017 ; Anvers, 951 ; ports allemands, 834 ; Suède, Norwege et Bardaigne, 757. Le complément du total est arrivé de différents ports. 333 navires jaugeant 477,750 tonneaux ont apporté ces emigrants répartis sur 13 steamers, 132 navires à voiles, 76 barques, 85 brickes et 27 goelettes. Dans ce nombre figurent 214 navires des Etats-Unis, 75 d'Angleterre, 16 de Brême, 4 de Hambourg 3 français, 2 russes, 3 norwegiens, 1 hanovrien, 4 prussiens, 1 autrichien, 6 suédois, 2 portugais et 1 de Lubec.

M. l'Editeur de l'*Abeille*,

J'ai été surpris de trouver, dans les journaux, figurer mon nom parmi ceux des vice-présidents de l'assemblée tenue sur la Place Lafayette, au sujet de l'affaire du *Crescent City*. Je n'ai pas assisté à cette assemblée, et je n'ai pas autorisé personne à faire ainsi usage de mon. Je déclare, au contraire, que si, comme le voulaient les convoqués et le respect, en ce qui concerne, on eût pris la peine de venir me demander de faire partie de cette assemblée, je m'y serais formellement mis refusé.

MARTIN BLACHE.

Chronique Locale.

ASSEMBLÉE WHIG—Une grande assemblée du club Cerro Gordo a eu lieu hier soir au coin des rues Lousine et Remparts. Le colonel Richard Hagan présidait l'assemblée. Des orateurs distingués se sont fait entendre et leurs discours ont été souvent applaudissements. Les scout Rangers assistaient au meeting, au nombre de cinq cents.

ADJUDICATION—Le cautionnement adjugé lundi aux enchères publiques à A. Michel, la tournée des ponts de Saint Jean et de Gentilly, a été rejeté. Cette adjudication sont mises de vie que pas 15 jours à cour.

ENQUÊTE—Le coroner a pratiqué hier une levée de corps. Il s'agissait d'un Irlandais du bord de l'at Carrigan, âgé de 33 ans, qui est mort subitement des suites d'un coup de pied de cheval. Le défunt avait une maladie de cœur et l'on croit que la blessure qu'il a reçue a hâté sa mort. La mère a déclaré que Carrigan est mort d'une maladie de cœur.

ENQUÊTE—Le coroner a tenu hier une enquête sur le corps d'un nègre nommé Frank, qui a été trouvé noyé au pied de la rue de la Douane. Le jurât a rendu un verdict constatant la grave de mort.

ACCIDENTS—Andrew McGinn a comparu hier devant le recorder Winter pour avoir enlevé une malle du magasin de Geo Amy, au coin de la rue et Chartres et du Commercial Alley. L'accusé a été envoyé du rant le Prem des cour de District.

ARRESTATION—La police du Deuxième District a arrêté hier deux voleurs connus sous les noms de Richard Forrest dit Rees et Thos Wallace dit Bagle. Ils demeurent non loin de l'endroit où a été commis dimanche le meurtre dont nous avons déjà parlé. Rien qu'aucun soupçon grave ne pèse sur eux, leur arrestation amènera peut-être de nouvelles découvertes.

BUREAU DES ALDERMEN.

Le Bureau des Aldermen s'est réuni hier après midi, conformément à l'ajournement.

L'alderman Claiborne occupe le fauteuil.

L'appel nominal constate la présence de neuf membres.

M. Sewell, au nom du comité de conférence, présente un rapport déclarant qu'une majorité des membres du comité était d'opinion que la base de représentation qui avait d'abord été recommandée est la seule qui soit équitable et qui doive être adoptée.

M. Luizenbaly présente un rapport dans lequel il donne les raisons qui le portent à s'opposer à la base adoptée par la majorité. Il s'efforce des erreurs dans le recensement qui a été fait ; il est donc du devoir des aldermen de prendre pour base de représentation le nombre de voix qui a été donné aux dernières élections. Le premier district ayant donné 5,000 voix, aurait aura droit à cinq aldermen, le second district ayant donné 4,000 voix aurait représenté par quatre aldermen; le troisième district qui compte 2,200 votants enverrait deux aldermen au conseil et le quatrième district ayant donné 1800 voix aurait droit à un aldermen. Le Bureau des aldermen serait ainsi composé de douze membres

M. Clarke dit qu'il avait consulté plusieurs avocats distingués et qu'ils avaient tous été d'opinion que la loi n'autorisait pas le Conseil à donner un nouveau recensement, que dans le cas où les commissaires se seraient rendus coupables de fraudes. La loi enjoint au Conseil de déterminer la base de représentation aussitôt que le recensement aura été fait. Le comité recommande, dans son rapport, une base qu'il croit équitable. M. Clarke ajoute que si le Conseil adoptait une autre base, le district qu'il représente perdrait un alderman.

M. Claiborne s'oppose au rapport du comité et déclare que le recensement n'est pas exact.

Une motion ayant été faite d'adopter le rapport, l'appel nominal donne le résultat suivant :

Oui—MM. Burke, Clarke, Stockton, Converse et Sewell—5.

Non—MM. Luzenbaly, Labatut, Claiborne et Uhpel—4.

M Claiborne donne sa démission de président pro tem de bureau. Disposé sur le bureau jusqu'à la prochaine séance.

Le secrétaire donne lecture d'un message du maire annonçant que la Cour de Circuit a rejetté le testament de John McDonough et recommandant qu'un appel soit interjeté à la Cour Suprême des Etats-Unis.

Le Conseil adopte une résolution prient le maire de faire les démarches nécessaires.

Le Maire recommande donc son message, l'agrandissement de la maison de refuge.

Le nombre de nos pétitions d'un grand nombre de propriétaires du quatrième district, demandant la construction d'une banquette sur le côté Est de la rue Chippewa.

Pour le Conseil d'ajourne.

FEUILLETON.

LE VEAU D'OR.

ROMAN POSTHUME

DE FRÉDÉRIC SOULIÉ,

Terminé par M. LEO LESPES.

XIV.

Cependant les dernières espérances de d'Arronde avaient été cruellement déçues dans son voyage en Belgique. Les nouvelles venues de France avaient porté un coup fatal à l'entreprise naissante sur laquelle il avait porté tout d'abord une grande partie de sa fortune, avec l'intention d'en faire plus tard sa chose toute entière. Ce ne fut pas sans un profond chagrin qu'il dut abandonner un projet, à la réalisation duquel il avait consacré tant de méditations, chaque soir, seul, à dix pas de sa chère Estelle, ce qui paraissait bien loin à tous deux.

Ce vaste projet, dans sa pensée, devait assurer le bien-être d'une foule de travailleurs en même temps que fonder sa fortune sur de larges et honorables bases. La jeune femme, d'ailleurs, en avait approuvé le but généreux. Comment, après cela surtout, y renoncer sans une véritable douleur.

Et pourtant, il ne pouvait balancer, dans l'affreuse position où la plus étrange succession de revers l'avait précipité en si peu de jours. Il résolut donc de s'efforcer, comme précédemment, de concentrer dans ses mains toutes les actions des forges et des houilleres dont il n'ait, sinon qu'il eu avait toujours gardé l'arrière-pensée, d'Arronde dut songer à aliéner, au contraire, toutes celles qu'il était déjà parvenu à réunir. C'était l'unique ressource qui lui restait pour acquitter les dettes considérables qu'il laissait en France, et notamment, dans deux mois et demi, les cent mille francs portés par M. Duplessis, et immédiatement après son retour, les cent vingt mille de billets échus, protestés, jugés, entraînant prise de corps, que ce même Duplessis avait accepté secrètement et confiés, comme les autres, à la fameuse habileté de Brioude, ce trop doile instrument de sa haine.

Malheureusement les différentes machinations de ses ennemis avaient précédé leur victime en Belgique. L'avis des détresses de la baisse qu'en Bourse avaient importunées aux valeurs aux actions de cette entreprise à peine organisée, avait été perfidement transmis par Brioude par delà les frontières. Comment vendre sur place, non pas même au pair, mais simplement à cinquante pour cent de perte, des valeurs dont on n'eut pas trouvé cinq pour cent à la bourse de Paris ! La même manœuvre ne pouvait ne pouvait qu'ajouter encore à leur dépréciation. Enfin, on savait le vendeur presque ruiné, on devait, dès lors, le croire en cette raison de plus pour le ruiner tout à fait. C'est là, en effet, une des impitoyables tactiques de la spéculation.

Après dix jours d'hésitations et de tentatives infructueuses, d'Aronde fut donc obligé de céder pour soixante mille francs environ ce qui lui en avait coûté plus de cinq cent mille.

D'Aronde n'avait rien écrit à sa jeune femme du triste résultat de son voyage, se réservant de lui révéler de vive voix, et il avait bien dans sa dernière lettre, à lui annoncer son très prochain retour, sans pouvoir même lui en préciser le moment.

Or, ce retour eut lieu le matin même qui suivit l'horrible nuit durant laquelle Brioude, ainsi que nous l'avons conté au précédent chapitre, avait avoir ruiné le mari, ou tenter de lui voler sa femme.

Le jour lui-ci a pénétré, lorsque, en descendant d'une rapide chaise de poste, d'Aronde vint frapper à la porte de son domicile.

Les plus sinistres pressentiments l'attendaient sur le seuil même, pareil à ces chauves-souris qui, parfois, traversent les ténèbres, et qui, si se mettent à voltiger devant le voyageur, en effrayant de leur lugubre cri.

Il sonnait et se demandait qu'il passa devant la loge, que le concierge le regardait d'un air de commisération.

—Tout le monde se porte bien ! lui demanda-t-il avec une angoisse mortelle.

Tout le monde, pour lui, c'était la douce compagne dont il venait de se séparer pour la première fois.

Le concierge parut hésiter avant de répondre.

—Madame d'Aronde serait elle malade ? ajouta le voyageur avec une inquiétude croissante. Parlez donc, parlez !

—Oh ! non, monsieur, répondit le concierge, madame a une santé parfaite, du moins je le pre suppose.

—Dites-le donc tout de suite ! Vous m'avez fait une peur que vous ne m'avez pas.

—Et il monta vivement jusqu'au son appartement.

Un spectacle inouïs s'offrit alors à ses yeux. Malgré l'heure matinale, les portes en étaient ouvertes à deux large, les diverses chambres étaient désertes, et les domestiques réunis dans l'office, la figure effarée, attendaient avec anxiété la voix basse, avaient l'air de se concerter, tandis que Fox, la vermine d'entre elle et lui, au vent, allait de ci, de là, furetant dans tous les coins.

D'Aronde courut à la chambre d'Estelle, pensant qu'elle reposait encore, car on était au mois d'octobre, et les Parisiennes n'ont pas précisément la réputation de se lever avec les heures du matin dans cette saison-là. Il tira les rideaux de l'alcôve : le lit était vide, et indiquait qu'il n'y avait pas dormi. Il courut à la chambre de sa femme et y avait pas reposé. Le temple était veuf de sa divinité.

Et Fox, qui avait pris à peine le temps de caresser son maître, Fox continuait de le retarder.

D'Aronde se précipite vers l'office, où le conduisit le bruit mystérieux des chuchotements.

—Où est madame ? demanda-t-il alors à sa grise.

Ceux-ci interrogèrent des yeux et gardèrent le silence. Chacun d'eux redoutait de parler le premier, et voulait laisser aux autres le soin de répondre à cette embarrassante question.

—Ne m'entendez vous pas ? reprit-il avec impatience, en ajoutant les gouttes d'une sueur qui perlaient sur son front. Où est madame ? et pourquoi l'appartement est-il déjà ouvert à une heure si matinale ? Je vous ai tous

Il y eut encore un moment de stupeur.

—Mais, malheureux ! répondrez-vous enfin ! s'écria-t-il avec colère.

La femme de chambre se mit alors à pleurer, tandis que les autres s'obstinaient à garder le silence.

—Mais, au nom de Dieu, parlez donc ! vous voyez bien que vous me faites mourir avec vos hésitations ! Une fois encore, où est madame ?

—Madame n'est point ici, dit la femme avec voix à peine intelligible.

—Ho quoi ! elle est sortie déjà ?

—Oui, monsieur.

—Quand ?

—Hier.

—A quelle heure ?

—A neuf heures du soir.

—Seule ?

—Non, monsieur.

—Qui donc est venu ici ?

—Une vieille dame qui l'a emmenée pour affaires pressées.

—Oh !

—Non ne savons.

—Et quelle est cette vieille dame ?

—Nous ne le savons pas : nous ne l'avions jamais vue encore ; tout ce que nous en savons c'est qu'elle a dit a madame devant moi, qu'elle était la veuve d'un colonel, le colonel de Saint-Amour, ancien aide de camp de Bolivar, et mort d'une pleurésie au champ d'honneur.

—Mon Dieu ! c'est à en devenir fou ! s'écria d'Aronde en étreignant sa tête dans ses deux mains, comme pour empêcher qu'elle ne brûlât. Et que disait-elle, cette étrange créature ?

—Elle a prétendu qu'il s'agissait de choses importantes, de salut de monsieur, d'un danger que le menaçait. Je n'en ai pas entendu davantage.

—Et depuis ce moment ma femme n'a pas reparu !

—Non, monsieur. Madame avait dîtgen partant qu'elle allait revenir tout de suite : mais elle n'est pas revenue. Nous avons tous passé la nuit à attendre inutilement.

D'Aronde se laissa tomber sur une chaise comme un homme frappé par la foudre. Les images les plus sinistres se présentaient à son esprit troublé. Cette absence que rien n'avait fait prévoir, que rien n'expliquait, que rien n'avait pu nécessiter, cette absence ne pouvait accuser la jeune femme : elle était donc le résultat d'une violence, d'un crime peut-être. A cette pensée terrible, d'Aronde sentit ses cheveux se dresser.

—Malheur à moi ! s'écria-t-il tout à coup ; malheur à moi, qui perds en vaines terreurs du temps si précieux, tandis que je devrais être à la recherche de l'infortunée !..... Oh ! je la retrouverai, je la retrouverai ! dussé-je fouiller le monde entier !

Et, s'armant de deux pistolets de poche, il s'élança vers la porte qu'il allait franchir, quand une femme lui barra le passage.

—Tiennette ! s'écria-t-il, Tiennette ici ! et à pareille heure !

La laide s'avança d'un pas mal assuré, sa figure avait perdu l'expression de mutite rébelle qui la caractérisait et qui par fois lui tenait lieu de beauté ; son attitude, habituellement altière, était plus humble qu'imposante ; sa voix jette même avait subi une transformation complète : sans être irréprochable de tout point, elle était composée avec une harmonie de formes et de couleurs qui contrastait avec les ajustements criards dont elle aimait d'ordinaire à se faire une originalité.

—Vous, chez moi ! répéta d'Aronde, d'un ton qui il s'efforça d'attendre la brusque rudesse. Pardon, mademoiselle ; je ne puis vous recevoir : un devoir impérieux m'appelle ailleurs.

—Je le sais, répondit froidement Tiennette.

—Vous le savez ! écria d'Aronde stupéfait.

—Oui, vous allez à la recherche de votre femme.

—Vous savez donc ce qu'elle est devenue ! reprit vivement d'Aronde en revenant sur son pas.

—Je le sais.

—Oh ! je vous en conjure, sayez la bienveme, Tiennette ! Dites, dites ! Dites vous a mis au cœur le sentiment de la pitié, je le vois bien ! Vous avez appris, je ne puis comprendre, par bonne somme, l'affreux événement qui m'arrive, et vous venez à mes aides ! Merci, Tiennette, merci ! ajoute-t-il en prenant par remonstrance, en les mêmes gémissons de la vieillesse ingénieuse, les mains de la malheureuse laideronne. Parlez ! Où trouverai-je ma femme ?

—Tiennette, sans lui répondre, alla fermer la porte qui venait de rouler sur ses gonds, et, alors, elle se rapprocha de d'Aronde, croisa les bras et secoua la tête d'un air d'ironique pitié.

—De quoi vous occupez-vous, insensé ! lui dit-elle. D'une femme qui vous a trahi, la nuit, tandis que son mari est en voyage ? Cette conduite est fort intéressante en effet, et je vous conseille de vous en tuer de désespoir.

—Malheureuse ! s'écria d'Aronde, qu'osez-vous dire !

—Je dis que tout se retrouve à Paris : un portefeuille, un levier, voire même une réputation perdue ; oui, tout, hormis la femme qu'on a perdue. Oh ! je devine votre réplique : vous ferez agir la police ; on donnera le signalement de l'égarée aux quarante huit commissaires ; on fera au besoin dagguerréotyper son portrait, pour si de l'exactitude de ses signalements ; la brigade de sûreté saura qu'elle est brune, et les sergens de ville apprendront à quelle partie du visage elle porte un grain de beauté. C'est à merveille, si votre femme est morte. Sa mémoire n'aura rien à souffrir de cet inventaire mal séant. La mort est toujours une apothéose.

—La mort ! répéta d'Aronde avec terreur.

—Mais ne vous effrayez pas : elle n'est pas morte, reprit vivement Tiennette, comme si elle craignait d'être interrompue avant d'avoir achevé sa pensée. On ne tue pas les jolies femmes, dans ce beau pays, bercées de la galanterie, on les vole, on les emprisonne, on les ruine, on les assassine hospitalité que les tribunaux rendent plus fâcheuse encore, en lui donnant le caractère d'autorité légale. Et vous vous êtes plaint à tort des erreurs de la justice humaine. Les procès de ce genre font du moins exception, et, quand c'est un mari qui gagne un procès après avoir perdu sa femme, les plus difficiles en matière de certitude ne s'avisent jamais d'élever le moindre doute contre l'autorité de la chose jugée.

—Est ce pour insulter ma femme absente, interrompit sévèrement d'Aronde, que vous avez cru vous présenter chez elle ! Vos injures, je vous en préviens, dépassent le but inconnu que vous vous proposez. La vertu n'a rien à craindre de l'opinion des gens honnêtes, et moins encore des odieuses railleries des gens qui ne le sont pas. Veuillez sortir, madame ! ajouta-t-il en indiquant la porte d'un geste impérieux et poli.

Tiennette ne bougea pas, et s'asseyant impassible,

—Vous m'entendrez jusqu'au bout, dit-elle résolument. Il est bien question de femme en ce moment !

—Madame !

—Ecoutez-moi, vous dis-je. Aujourd'hui, d'Aronde, vous êtes ruiné, je le sais aussi; mais il y a pis, et ce que je sais encore, car je sais tout, c'est que demain, c'est que tout à l'heure peut-être, vous serez déshonoré !

—Madame !.....

—Et bien ! non, continua Tiennette, sans écrire l'interruption, je ne veux pas que vous troubliez vainement dans cette lutte, ou votre défense ne fraperait que vous-même. Il faut que vous vous retiriez, vous, indépendant, d'Aronde. Je viens vous sauver !

—Vous, madame !

—Oui, moi ! répéta-t-elle avec assurance; moi qui sais tout, et qui peux tout par conséquent; moi, qui tiens dans mes mains les secrets les plus terribles; moi, qui suis parmi les méchans ce qu'est le dompteur parmi les tigres. Dites-moi, faites un signe, et ces bêtes fauves dont vous êtes la proie viendront lécher vos pieds, et vous, vous qui vous échappe se dérobera dans vos mains !

—Et pourquoi, madame, répliqua d'Aronde avec un sourire de doute mêlé de dédain et d'espoir, pourquoi, si bien instruite, si puissante et si dévouée à mes intérêts, ne me rendez-vous pas mon trésor le plus cher, au lieu d'ajouter aux à mes ennuis mortels toutes les sorbutes de l'injustice et de l'effroi ?

—Pourquoi ! écria Tiennette en éclatant de rire; vous ne me demandez pas pourquoi je ne pense pas maintenant à vous sauver ! Ah ! tu ne repousses ! tu refuses mon appui ! tu me crains ! tu me crains ! s'écria-t-elle avec Tiennette, dont les lèvres vertdâtres frémissaient de colère. Eh bien donc, ajouta-t-elle en éclatant, que tout sert s'accomplisse ! Ah ! c'est pitié un mercenaire, c'est un misérable. Va chercher cette femme déchue, à laquelle tu te sacrifies lâtement; tâche de la retrouver; pardonne-lui son escapade : ce sera au touchant tableau de famille ! Je te laisse à de si douces émotions. Mais rappelle-toi qu'à dater de ce moment, mon pouvoir se change en haine. Or, tu me figures pas, je sais bien comme je sais aimer. Adieu !

Et ce mot celle se dirigea à grands pas vers la porte. Elle allait la franchir, lorsque d'Aronde la retint vivement par le bras, sous l'empire d'une idée soudaine.

—Madame, lui dit-il avec tout le calme qu'il put appeler à son aide, vous savez où est ma femme.

—Oui, répondit Tiennette avec une froide assurance, mais les yeux étincelant de colère.

—Hé bien ! je vous en supplie, dites-le moi.

—Non

—De gré ou de force, dites-le moi! reprit d'Aronde avec quelque crispe, avec une fureur contenue sur a grand'peine.

—De gré pas du tout, reprit Tiennette, et de force, essaie-toi donc !

—Oh ! morbleu ! je saurai bien vous y forcer !

—De quelle façon, je vous prie, s'il n'y a pas d'indiscrétie à vous faire ?

—Ne vous faisant arrêter.

—Moi !

—Vous !

—Bravo ! mon cher monsieur ! dit, Tiennette, avec un rire insultant. Le moyen est ingénieux! Oui ! allez chercher la garde, comme s'il n'agissait d'un ivrogne insolent ou d'une coquinaire indécile. Mais non, à quoi bon déranger ces messieurs de poste ? j'accepte votre bras, partons, nous irons ensemble chez la commissaire, nous verrons si est une loi au monde qui puisse me faire répéter devant témoins ce que j'ai dit à vous seul; nous verrons si Tiennette est une femme vulgaire, et si mes violon sur la déclaration d'un témoin présenté. Votre femme, dites-vous ! Je ne la connais pas, moi ! Son aventure de cette nuit ! ce vertige, ce délire, ce cri de détresse ! Je ne sais rien, moi ! Je ne sais pas que vous ne vous soyez jamais vu que deux fois, que vous ne vous soyez jamais vu que deux fois, que vous ne vous soyez jamais vu que deux fois, que vous ne vous soyez jamais vu que deux fois, que vous ne vous soyez jamais vu que deux fois, que vous ne vous soyez jamais vu que deux fois, que vous ne vous